

## L'aile ou la cuisse, à la sauce fribourgeoise

**BD** >> Zono l'armailli, le héros de Berger, revient dans une nouvelle aventure militante, *Paille et Soleil*.

Nouvelles inspirations, nouveau format, plus réduit. Les aventures en cases de Zono prennent la tangente. Dans le dernier tome de sa série totem, Philippe Gallaz, alias Berger, met en scène un Zono militant. L'armailli part en croisade contre l'industrie alimentaire. Comme Louis de Funès qui posait en 1976 un jalon contre la malbouffe dans *L'Aile ou la Cuisse*. Le combat de Zono? L'élevage intensif de poulets et de cochons.

«Trop souvent, le débat est polarisé à l'extrême, au point de laisser le public. Cet ouvrage humanise et sensibilise», écrit dans sa préface Vera Weber, fille de Franz. On l'aura compris. *Paille et Soleil*, huitième album de la série qui a vu le jour en 1982 dans les pages de *La Gruyère*, ferraille pour le respect des animaux. «Loin de moi, l'envie de donner une leçon de morale. Je n'aspire qu'à partager avec humour une préoccupation qui m'est chère», explique Berger. Le vétéran de la BD fribourgeoise, qui n'est pas pour autant devenu vegan, explique s'être longuement documenté sur le sujet. Sans pour-

tant avoir mis les godillots dans un poulailler ou une porcherie d'élevage intensif.

**Le bédéiste fribourgeois**, né vaudois il y a 58 ans, remet donc en route un Zono résolument écolo. Quand il ne s'occupe pas de son alpage, le vacher gruérien au gilet de cuir et au bonnet rasta passe son temps, comme Gaston Lagaffe, à traficoter sa voiture. Il tente non sans heurt de la faire crapahuter à l'énergie solaire. Un reportage vu à la TV le soustrait à ses occupations rurales et mécaniques. Avec Boubi, il décide de libérer tous les animaux enfermés alentour. Pour leur offrir

asile sur d'affranchies hauteurs. «Nous allons sauver tous les panés de la terre», lance-t-il à son vieux copain.

L'aventure, dans laquelle se retrouve également une série de personnages bien connus du paysage médiatique suisse, est joliment échafaudée. Elle parvient à franchir les barbelés d'un choix de sujets casse-pattes. L'effet comique, choisi comme fil rouge, est parfois inégal et le dessin soigné. Voilà un album 100% terroir romand qui plaira aux défenseurs des animaux, sans trop écorner les autres. >> **SAMUEL JORDAN**

> Berger, Zono, *Paille et Soleil*, Berger productions.

## L'empathie d'un regard

**MARCEL IMSAND** Il s'ouvre sur son atelier lausannois, avant de croiser le regard des personnes, anonymes ou célèbres, à qui il s'est lié d'amitié. Un nouvel ouvrage de photographies, *Marcel Imsand Intime*, révèle en noir et blanc (principalement) l'immense empathie pour ses modèles qu'a eue le photographe né en Gruyère. Un beau livre comme un best of de ses images les plus puissantes, publié aux Editions Favre. >> **EH**

## Le violoniste vaudois opère la fusion du jazz qui groove et du classicisme indien. Dans son nouvel album, il progresse vers l'Est à coups d'archet

# BAIJU BHATT, VERS L'ORIENT

<< THIERRY RABOUD

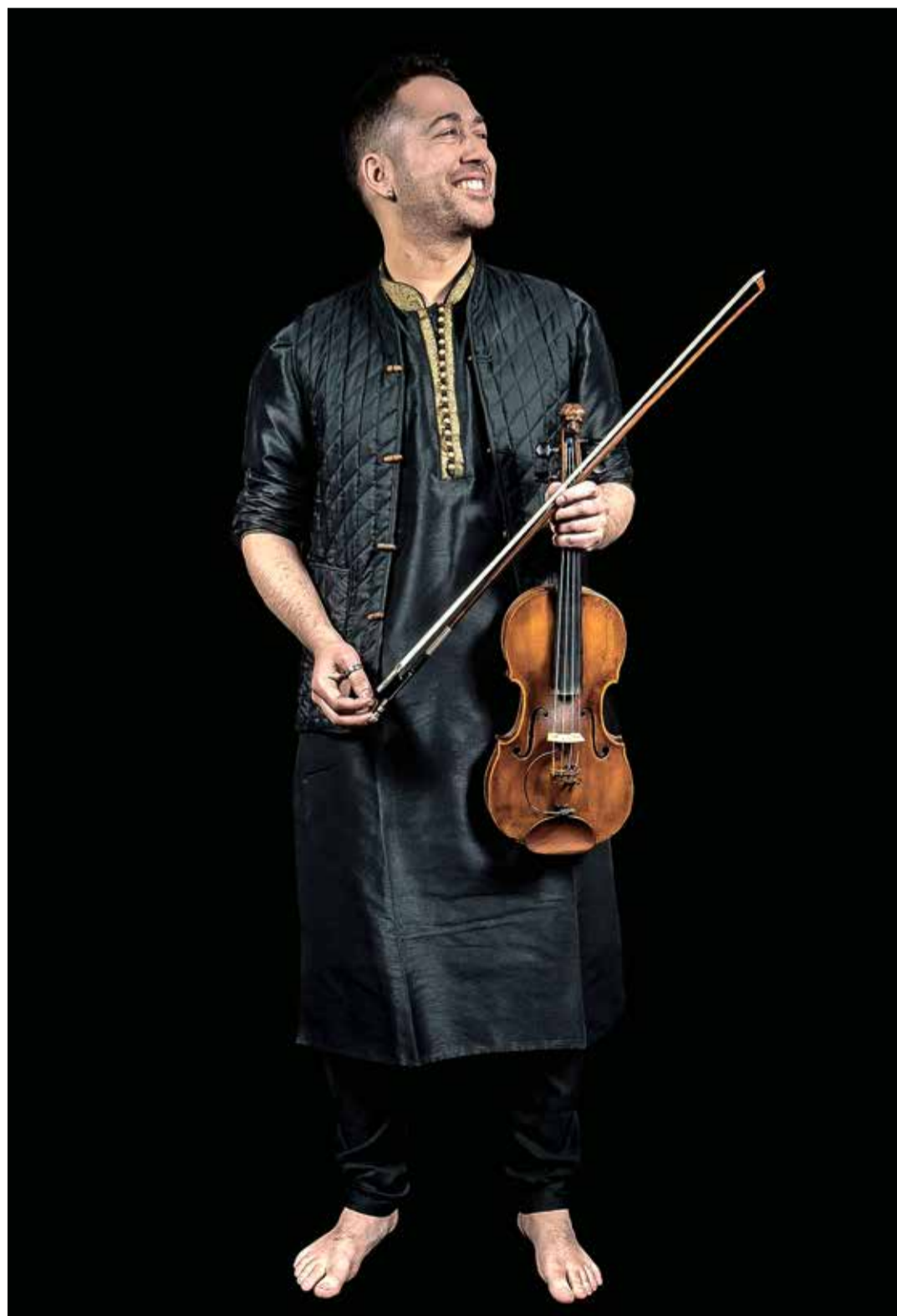
**Musique** >> On le croise à Vevey, dans un kebab syrien où il vient vider son compost entre deux tournées. Baiju Bhatt habite à l'étage, file alors chercher son nouveau disque pour nous le glisser dans une main tandis que l'autre serre un dürüm déjà refroidi. La sienne, de galette, s'avère épatante.

Ornée d'un soleil empourpré, elle convoque la fleur du jazz contemporain aux noces du groove et du classicisme indien. Noces déjà anciennes, à vrai dire, car voilà quatre décennies que les vigneurs afro-américains ont défloré les mystères modaux du raga. Depuis les seventies orientalisantes du légendaire Mahavishnu Orchestra de John McLaughlin, depuis les explorations de son groupe Shakti. La musique hindoustanie venait y attiser la fusion du rock à guitares et du jazz à impros. Nous y revoilà: sur son disque *Eastern Sonata*, Baiju Bhatt réveille ces esprits anciens en sertissant ses rythmes asymétriques de tabla et de sitar. Sur scène, c'est une fête, qu'il donnait hier soir à Paris, qu'il rejouera la semaine prochaine à Genève, Berne, Bâle et Lausanne.

Son audace est passéiste, ralent les assoiffés d'avant-garde. «Je m'en fous! Il y a bien sûr dans ce disque un côté très fusion qui, paraît-il, passe moins bien aujourd'hui. Mais j'ai tenté de proposer une musique qui me corresponde. C'est un métissage que j'assume totalement», rugit le violoniste lorsqu'on le retrouve quelques jours plus tard, après digestion. Autour du cou, une écharpe aux soyeuses bigarrures. Sur scène, c'est dans une noblesse de brahmane qu'il semble se draper soigneusement. Un exotisme opportuniste? Non, l'Orient réinventé de Baiju Bhatt est une sincère quête des origines.

### Cordes innombrables

Son nom est aussi celui de Krishna M. Bhatt, ce père sitariste formé auprès de Ravi Shankar et réputé aussi bien à Jaipur qu'à New York, lui-même issu



Baiju Bhatt sera en concert la semaine prochaine à Genève, Berne, Bâle et Lausanne. Emmanuelle Nemoz

d'une lignée de musiciens. Né d'une mère Suisse et formé à Lausanne, Baiju n'a pourtant pas suivi en file indienne. «J'ai baigné dans cette musique, il y avait toujours du sitar à la maison. Mais je n'ai pas grandi en Inde et n'ai jamais étudié avec mon père. C'est par le jazz et l'improvisation, à mi-chemin de nos univers respectifs, que nous avons pu nous rencontrer musicalement.» La musique comme filiation. Sur le dernier titre qui est un raga réharmonisé à l'euro-péenne, les notes glissées du père se mêlent aux gammes inspirées du fils, jusqu'au rire du petit-fils qui conclut ce disque ambitieux.

Il semble y avoir tout mis, Baiju Bhatt, dans son *Eastern Sonata*. Et même un peu plus,

jusqu'à déborder d'influences, d'horizons. Ecouter le début de *Cosmopolis* qui est une samba tronquée, pulsée à l'euro-péenne, versant dans une flânerie aux cordes arabisantes rehaussée des tambours indiens de Prabhu Edouard. La noce est généreuse, les convives nombreux – les six cordes ondoyant du fameux guitariste Ngyuën Lé, les onze virtuoses de l'oud d'Amine Mraïhi, celles innombrables de Krishna M. Bhatt. Puis encore la basse solide de Blaise Hommage, le piano ébouriffant de Mark Priore, la batterie flamboyante de Cyril Regamey, le sax balkanisant de Valentin Conus. Onze titres qui tiennent le juste milieu de l'exigence intellectuelle et du plaisir festif. L'allure est celle d'un express traversant tous les Orient, du folklorique au savant, évoluant au gré des directions pointées par l'archet impérieux du violoniste vaudois.

Enregistré au Studio de la Fonderie à Fribourg, cet album est son deuxième après un live sorti en 2015. Sa gestation a pris du temps: «Trente ans», affirme le trentenaire. Car il a fallu apprendre, puis disparaître. Après avoir longtemps cherché sa voie dans les couloirs

de l'HEMU, il finira par pousser la porte de la filière jazz. Une liberté chèrement acquise. «Le violon demande déjà tellement de travail pour pouvoir produire quelque chose de basique qu'il faut un sacré courage pour oublier ta technique classique et tout reprendre à zéro», note celui qui enseigne aujourd'hui l'improvisation aux jeunes élèves du Conservatoire de Lausanne. Décloisonner, pour reconnecter ces compétences que la culture occidentale a progressivement dissociées: l'interprétation savante et le jeu libre.

### Arabesques cosmopolites

Alors le violon jazz n'est plus cette orgueilleuse incongruité. Eva Slongo, Yilian Cañizares, Baiju Bhatt en portent le renouveau. Lui reprend

des cours classiques après avoir tant relevé de solos sur les disques de Stéphane Grappelli, L. Shankar et surtout Jean-Luc Ponty. «Comme il y a relativement peu de références dans le

violon jazz, je me suis aussi beaucoup intéressé à d'autres musiques improvisées où cet instrument est important, notamment les folklores balkaniques et la musique indienne», complète le musicien.

Son père lui déconseillait la voie professionnelle, pavée de concessions. Si Baiju Bhatt l'a néanmoins empruntée à la vingtaine, c'est pour mieux mûrir et imposer ce jeu tout en arabesques cosmopolites qu'il déploie désormais en tournée avec son groupe Red Sun, puis encore avec des Manouches parisiens, des Valaisans celtiques, des Tunisiens sans frontières. Son Orient est un ailleurs incertain, à chaque concert réinventé. Et lorsqu'il n'est pas en tournée, ce père de famille revient vivre à Vevey, au-dessus du syrien, pour vider son compost, s'occuper de son jeune fils et cuisiner à l'indienne – il fait, on s'en doute, son propre mélange d'épices. >>

> Baiju Bhatt & Red Sun, *Eastern Sonata*, QFT Records.

«C'est un métissage que j'assume totalement»

Baiju Bhatt